LES

PECCADILLES DE VALENTIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

PECCADILLES

DE VALENTIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. NAPOLÉON NAQUET

représentée pour la première fois

SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 19 DÉCEMBRE 1854.







PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE

BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.

1855

PERSONNAGES.



DE PONTIGNY, oncle et tuteur de Lucie........	MM. BLONDELET.
CHARLES DE FERRIÈRES, officier de marine, amoureux de Lucie....................	MANUEL.
VALENTIN, valet de M. Charles, au service de M. de Pontigny......................	CHRISTIAN.
LUCIE DE BEAULIEU......................	Mmes CÉNAU.
LISE, femme de chambre....................	COUTARD.

(La scène se passe à Nantes, chez M. De Pontigny.)

LES PECCADILLES DE VALENTIN

Un salon. Portes au fond, à droite et à gauche; un canapé près de la porte de gauche ; fauteuils ; un guéridon près du canapé. — A droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN *seul, puis* LISE.

VALENTIN. *Il est occupé à ranger et à épousseter les fauteuils. A Lise qui entre par la porte de droite et qui se dirige vers celle de gauche.*

Presto, Lisette, quelle mouche vous presse, de passer ainsi devant les gens sans leur dire bonjour?

LISE.

Laissez-moi, monsieur Valentin, je ne veux point causer ; je vais dans la chambre de mademoiselle, chercher le reste de ses effets.

VALENTIN, *la prenant par la main.*

Mais, dis-moi, ma chère Lise, pourquoi mademoiselle a-t-elle quitté hier son appartement pour aller habiter une petite chambre de l'autre côté, près de l'appartement de son oncle, et pourquoi nous a-t-on commandé de tout ranger ici? On attend donc quelqu'un?

LISE.

Vous êtes bien curieux, Valentin.

VALENTIN.

Serais-tu discrète?

LISE.

C'est possible.

VALENTIN.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.* (Fanchon.)

Discrète! Hélas! que te prend-il, ma chère?
Avecque moi, de la discrétion !
Ne suis-je plus l'heureux dépositaire
De ton amour, de ton affection ?
Ah ! de ton cœur, lorsque je suis le maître,
Ne dois-je pas savoir tous les secrets ?
Ne cache rien, à moi, qui sus connaître
Le plus joli secret que tu cachais.

LISE.

Monsieur Valentin, vous êtes un enjôleur.

VALENTIN.

Et toi, la plus adorable friponne... Comment, avec un rusé minois comme celui-ci, on serait discrète?

LISE.

Pourquoi pas?

VALENTIN.

Ce n'est pas une vertu de ton sexe, et encore moins de ton emploi... Prends garde, Lisette: si l'ombre de Marinette t'entendait, que penserait-elle de toi? Et ta grand'tante Marton, en voilà une qui ne se piquait pas de discrétion!

LISE.

Il paraît que tu tiens bien à faire honneur à tes aïeux, les Scapins et les Crispins, qui, entre nous, étaient de vrais pendards dont tu suis la trace.

VALENTIN.

Assez sur le chapitre des vérités, cela nous entraînerait trop loin. Dis-moi donc qui l'on attend ?

LISE.

Je n'en sais rien.

VALENTIN.

Vrai?

LISE.

Vrai.

VALENTIN.

Alors, je comprends ta discrétion... Enfin, voilà bientôt trois mois que nous sommes entrés presque ensemble chez les mêmes maîtres; les anciens domestiques que nous remplaçons, et qui se sont retirés pour aller recueillir un héritage, ont été

muets à toutes nos questions, et nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui que le premier jour.

LISE.

C'est vrai.

VALENTIN.

Ah ! Lisette, c'est une bien triste condition pour des domestiques de bonne maison, que de ne rien savoir des affaires de leurs maîtres!... Lorsque je tentais quelques questions au vieux Germain, mon prédécesseur, après lui avoir payé à boire, c'était là son côté faible, il me répondait : « Il y a vingt-» quatre ans que moi et ma femme, nous sommes au service » de monsieur de Pontigny, mais nous n'y serions pas restés » vingt-quatre heures, monsieur Valentin, si nous eussions » été aussi curieux que vous. » Peste soit de tes leçons, vieux maroufle, il n'y a rien que je déteste comme les gens boutonnés jusqu'au menton.

LISE.

Etes-vous beaucoup plus communicatif, monsieur Valentin?

VALENTIN.

Moi?

LISE.

Avez-vous jamais voulu me donner des explications sur la source de certaine somme que vous dépensiez en grand seigneur, lorsque j'eus le plaisir de faire votre connaissance? (*Gaîment.*) Puis, lorsque tu eus tout mangé, tu m'avouas, en riant aux éclats, que tu n'étais qu'un valet, et que n'ayant plus un écu, tu songeais à chercher une condition ; c'est alors qu'à ma recommandation, tu entras chez monsieur de Pontigny, où j'étais moi-même depuis quelques jours... Mais cette somme?

VALENTIN, *avec un certain embarras.*

Je te l'ai dit, Lisette, me venait de la générosité de mon dernier maître, monsieur Charles de Ferrières, un jeune homme charmant, et amoureux, ce qui est toujours un Pactole pour les valets.

LISE.

Oui, les doux messages, les confidences... les petits profits enfin.

VALENTIN.

Et les gros.... L'amour est aveugle, et ce qu'il laisse traîner, naturellement on le ramasse... Il nous faut bien quelques dédommagements.

LES PECCADILLES DE VALENTIN.

AIR *de l'Anonyme.*

L'amour malin, est quelquefois sévère;
La flèche d'or qu'il tient en son carquois
Règle ici-bas les destins de la terre,
Petits et grands sont soumis à ses lois.
Pauvres valets, nous qui, dans notre espèce,
N'entrevoyons le bonheur que de loin,
De ce manteau d'amour et de richesse,
Ne pouvons-nous garder un petit coin ?
De ce manteau d'amour et de richesse,
Sachons au moins garder un petit coin.

LISE.

Et en faisant les affaires de ton maître, tu ne négligeais pas les tiennes.

VALENTIN.

Sans doute. Mais chez les maîtres vieux et discrets, point de profits, et partant, point de dot pour épouser Lisette.

LISE.

Beau masque!... Mais chut! j'entends monsieur et mademoiselle. (*Elle sort par la porte de gauche, Valentin se remet à ranger les meubles.*)

SCÈNE II.

M. DE PONTIGNY, VALENTIN, LUCIE.

DE PONTIGNY.

Tout est-il prêt, Valentin?

VALENTIN.

Je donne le dernier coup, et je crois que monsieur sera content, ainsi que la personne qu'il attend.

DE PONTIGNY.

C'est bien.*

VALENTIN, *à part, au fond.*

C'est laconique.

LUCIE.

C'est donc aujourd'hui que doit arriver madame de Lussac, ma bonne tante?

DE PONTIGNY.

Oui, ma chère Lucie, ma sœur doit arriver aujourd'hui.

* Valentin, De Pontigny, Lucie.

VALENTIN, *à part.*

Ah ! c'est une sœur qu'on attend.

DE PONTIGNY, *à Valentin.*

Il n'est point arrivé de lettres pour moi ?

VALENTIN.

Le facteur n'est pas encore passé, mais si monsieur le désire, je vais aller à la poste.

DE PONTIGNY.

Allez, et si j'ai des lettres, portez-les-moi promptement.

VALENTIN.

J'y cours, monsieur. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

M. DE PONTIGNY, LUCIE.

DE PONTIGNY.

Eh bien, Lucie, serez-vous bien contente de revoir votre tante ?

LUCIE.

Vous n'en doutez pas, mon oncle ?

DE PONTIGNY.

J'espère que cela dissipera un peu votre ennui.

LUCIE, *avec amitié.*

Mais je ne m'ennuie pas près de vous, mon oncle.

DE PONTIGNY.

Je sais que ma maison n'est pas bien gaie, et je crains parfois que vous ne soyez malheureuse près de moi.

LUCIE.

Quelle idée, mon oncle ! vous si bon, si prévenant.

DE PONTIGNY.

Vous le savez, Lucie, les militaires n'aiment pas le monde. Retiré du service en même temps que votre père, quoique beaucoup plus jeune que lui, je m'établis ici, à Nantes, pour vivre loin du fracas du monde, lorsqu'il y a quinze mois environ, une cruelle circonstance m'appela à Paris.

LUCIE.

Nous perdîmes mon pauvre père.

DE PONTIGNY.

Je pus encore dire un dernier adieu à ce frère que je n'avais presque jamais quitté sur les champs de bataille.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

« Prends soin, dit-il, de ma fille chérie. »
Je le promis, il me serra la main !
Tranquille alors, il put quitter la vie :
Ce jour pour lui, n'eut pas de lendemain !
A mon serment je resterai fidèle,
Ami, là-haut, aide-moi de tes vœux...
(*A part.*)
Pour mon bonheur, que ne puis-je sur elle,
Veiller toujours, uni par de doux nœuds !

LUCIE.

Mais pourquoi, mon oncle, après avoir eu l'idée de vous fixer à Paris, êtes-vous revenu habiter cette petite maison, dans un quartier retiré de Nantes?

DE PONTIGNY, *avec embarras.*

Je vous l'ai dit dans le temps, ma nièce, une affaire importante... et puis j'ai pensé... j'ai pensé que votre douleur s'épancherait mieux dans la solitude.

LUCIE.

Mais nous devions retourner à Paris après mon deuil.

DE PONTIGNY.

Je le vois, Lucie, la solitude vous pèse, vous n'êtes pas heureuse. (*Avec intérêt.*) Avez-vous quelque chagrin secret ? Confiez-le-moi. Ne suis-je pas votre ami, votre second père?

LUCIE.

Vous vous trompez, mon oncle.

DE PONTIGNY, *observant sa nièce.*

J'ai reçu pour vous plusieurs demandes en mariage, et je ne vous cache pas que c'est en partie pour cela que j'ai engagé votre tante, madame de Lussac, à venir passer quelque temps avec nous... (*Avec intention.*) Il se présente même, entre autres, un fort beau parti, le baron de Pervanche, fils d'un des plus riches propriétaires des environs, qui jouit déjà de la fortune de sa mère, et qui possède de fort belles espérances.

LUCIE, *avec naïveté.*

Qu'est-ce que c'est donc, mon oncle, que *des espérances*, dont j'entends toujours parler quand il s'agit de mariage?

DE PONTIGNY, *surpris de la question.*

(*A part.*) Singulière idée ! Diable, ces petites filles vous font

des questions... (*Haut, avec embarras.*) Cela signifie... que l'on a des parents riches dont la mort doit vous enrichir.

LUCIE, *avec répulsion.*

Et l'on appelle cela des espérances !.... Oh ! profaner un aussi joli mot, en lui attribuant une aussi vilaine signification ! Dieu l'a placé dans notre âme pour nous prouver sa bonté et non ses rigueurs.

AIR : *Soldat français.*

Oui, l'espérance est comme l'arc-en-ciel
Qui dans le cœur, après de noirs orages,
Doux messager, présage de soleil,
Vient dissiper jusqu'aux moindres nuages.
C'est une égide, un charme protecteur,
Qui nous conduit, qui berce l'existence;
Quoique parfois, ce charme soit trompeur,
En lui toujours, il porte le bonheur.
Nous avons foi dans l'espérance,
Rien n'est plus beau que l'espérance.

DE PONTIGNY.

J'avoue que l'usage a consacré un mot fort honnête pour exprimer des sentiments qui ne le sont pas... Mais revenons à monsieur de Pervanche, c'est un fort beau parti.

LUCIE.

Oh ! la fortune est peu de chose dans les sentiments du cœur; d'ailleurs, mon oncle, pas plus monsieur de Pervanche que tous ceux qui se présentent, je ne veux point me marier.

DE PONTIGNY.

Je ne veux point me marier! propos de jeune fille... Le trouvez-vous trop jeune, trop étourdi ? Au fait, un mari plus raisonnable, qui ne serait plus de cette folle jeunesse, conviendrait peut-être mieux à vos goûts, et saurait mieux guider votre inexpérience et vos jeunes pas dans le monde. (*Avec embarras et comme pour sonder les intentions de sa nièce.*) Par exemple, un mari de mon âge?

LUCIE.

Je vous le répète, mon cher oncle, je désire seulement rester auprès de vous.

DE PONTIGNY.

Enfin, nous recauserons de cela à l'arrivée de votre tante.

Pour le moment, il est temps de vous occuper de votre toilette pour aller à cette matinée musicale au bénéfice des pauvres.

LUCIE.

On dit que ce sera très-brillant, et que toutes les notabilités de la ville y seront.

DE PONTIGNY.

Raison de plus pour n'en rien perdre.

AIR *de Giselle.*

Pour ce concert, apprêtez-vous, Lucie;
Que vos attraits brillent à tous les yeux;
Je veux surtout qu'on vous trouve jolie,
Et vous devez obéir à mes vœux.

(A part.)

Que de candeur, et surtout que de charmes!
Un tel trésor ferait tout mon bonheur.

LUCIE, *à part.*

A tous les yeux cachons bien mes alarmes :
Qu'avec ses traits, l'espoir reste en mon cœur.

ENSEMBLE.

DE PONTIGNY.

Pour ce concert, apprêtez-vous, Lucie;
Que vos attraits brillent à tous les yeux;
Je veux surtout qu'on vous trouve jolie,
Et vous devez obéir à mes vœux.

LUCIE.

Pour ce concert s'il faut être jolie,
Je vais tâcher d'éblouir tous les yeux;
Oui, vous serez satisfait de Lucie :
Ne dois-je pas obéir à vos vœux?

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

DE PONTIGNY, *seul.*

Le cœur d'une jeune fille est un livre indéchiffrable; bien fin, qui lira ce qui s'y passe. *(Avec emportement.)* Aussi, à quoi vais-je penser! m'aviser d'être amoureux! Lucie n'a pas encore dix-neuf ans, et j'en ai quarante-deux passés... vingt-trois ans de plus qu'elle... Mais Lucie est si jolie, si bonne pour

moi, toujours aux petits soins... Parfois je me fais illusion, et crois qu'il ne serait pas impossible!... Que l'on est ingénieux à se tromper soi-même!... Attendons l'arrivée de ma sœur, qui saura mieux que moi, sonder le cœur de Lucie; et tachons seulement d'éviter lo ridicule, et de rester oncle, tuteur et amoureux, sans être Géronte.

SCENE V.

DE PONTIGNY, LISE.

LISE, *entrant avec des lettres et des journaux à la main.*

Les lettres et les journaux de monsieur; le facteur vient de les apporter tandis que Valentin est allé à la poste.

DE PONTIGNY.

C'est bien, dites à ma nièce que je suis prêt dans un instant. (*Lise sort.*)

SCÈNE VI.

DE PONTIGNY, *seul, ouvrant deux lettres qu'il a froissées avec colère après les avoir lues; se promenant avec agitation.*

Encore des demandes en mariage! On dirait qu'ils se donnent tous le mot pour me faire enrager!

SCÈNE VII.

VALENTIN, DE PONTIGNY.

VALENTIN.

Je viens de la poste; monsieur a ses lettres.

DE PONTIGNY, *prenant une lettre qu'il avait rejetée sur la table.*

Cette lettre est pour vous, Valentin; elle était parmi les miennes, elle est de Paris.

VALENTIN, *regardant la lettre, à part.*

Elle est de monsieur de Ferrières. (*Avec surprise.*) Il est à Paris! (*Il met la lettre dans sa poche et reprend son plumeau resté sur une chaise.*)

DE PONTIGNY, *ouvrant une autre lettre.*

Ah! de ma sœur. (*A part, après avoir lu.*) Morbleu! quel fâcheux contre-temps! elle est malade aux eaux d'Ems, juste au moment où j'ai besoin d'elle. Il faut convenir que c'est bien mal choisir son temps.*

* De Pontigny, Valentin.

VALENTIN, *prêtant l'oreille, en ayant l'air d'épousseter, à part.*

Je vais apprendre quelque chose.

DE PONTIGNY, *avec mauvaise humeur.*

Que faites-vous là, au lieu de me donner ma canne et mon chapeau ?

VALENTIN.

Monsieur ne me les avait pas demandés.

DE PONTIGNY.

Allons, dépêchez-vous, et ne répliquez pas.

VALENTIN, *à part, lui donnant sa canne et son chapeau.*

Le courrier nous a amené l'orage !

SCENE VIII.

LES MÊMES, LUCIE, *entrant parée, un bouquet à la main.*

LUCIE.

Me voilà, mon oncle ; êtes-vous prêt ? *

DE PONTIGNY, *avec humeur.*

Vous êtes bien pressée, mademoiselle.

LUCIE.

C'était pour ne pas vous faire attendre... Suis-je de votre goût? regardez.

DE PONTIGNY, *de même, à part.*

Que trop. (*Haut.*) Vous savez bien que ce n'est pas pour moi que je vais au concert ; je n'aime pas la musique.

LUCIE, *avec douceur et intérêt.*

Est-ce que vous souffrez de vos rhumatismes, mon oncle ?

DE PONTIGNY.

Allons au concert.

Reprise de l'air de Giseile.

DE PONTIGNY.

Oui, j'en conviens, vous êtes bien jolie,
Et vous devez éblouir tous les yeux;
En vous voyant à mon bras, je parie
Qu'à ce concert, je fais des envieux.

LUCIE.

Pour ce concert s'il faut être jolie,
Je vais tâcher d'éblouir tous les yeux;

* Lucie, De Pontigny, Valentin.

Oui, vous serez satisfait de Lucie :
Ne dois-je pas obéir à vos vœux ?

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

VALENTIN, *seul, tirant la lettre de sa poche.*

Voyons vite ce que me mande mon maître, monsieur Charles de Ferrières. M'envoie-t-il de l'argent ? Je lui ai dit dans ma dernière lettre que j'étais au bout de la somme. (*Il ouvre la lettre et lit.*) Miséricorde ! il ne me manquait plus que cela ! me voilà dans de beaux draps ! (*Avec une grande agitation.*) Que faire ! que devenir !

SCÈNE X.

LISE, VALENTIN.

LISE, *apportant un plateau sur lequel est le déjeuner de monsieur de Pontigny.*

Je croyais monsieur dans cette pièce.

VALENTIN, *troublé.*

Il vient de sortir avec mademoiselle pour aller au concert... je crois... que sais-je !

LISE, *surprise.*

Comment, sorti ! et moi qui lui apporte son déjeuner.

VALENTIN, *de même.*

Eh bien, pose-le là, il compte sans doute ne pas être longtemps.

LISE.

Mais le perdreau va refroidir ! Ma foi, tant pis, et puisque nous sommes seuls, nous pouvons reprendre notre conversation de ce matin. (*Elle pose le plateau sur le guéridon et range le couvert.*)

VALENTIN.*

Ah bien oui ! il s'agit bien de cela maintenant... Ah ! ma chère Lisette.

LISE.

Dans quel état te voilà ! Qu'as-tu donc ? qu'y a-t-il ? Tu as

* Valentin, Lise.

la figure blême et allongée, comme si tu revenais de l'autre monde.

VALENTIN.

Plût au ciel que j'en revinsse! je vais peut-être y aller. (*Lui remettant la lettre.*) Tiens, lis.

LISE, *interdite.*

Je n'ose pas. De qui est cette lettre?

VALENTIN.

De mon maître, monsieur Charles de Ferrières. Lis, te dis-je.

LISE, *après avoir lu.*

Il t'annonce qu'il arrivera à Nantes presque en même temps que sa lettre.

VALENTIN.

Eh bien?...

LISE.

Eh bien, en quoi cela peut-il tant t'effrayer?

VALENTIN.

Ah! ma bonne Lise, je vais tout te confier, et si tu as quelque attachement pour moi, tu aideras le pauvre Valentin à se tirer de ce mauvais pas... Apprends donc, que quoique au service de monsieur de Pontigny, j'appartiens toujours à monsieur de Ferrières.

LISE.

Eh bien, tu quitteras monsieur de Pontigny.

VALENTIN.

Attends donc... Il y a quinze mois, mon maître, monsieur de Ferrières, devait se marier à Paris; il était amoureux d'une jeune personne charmante et fort riche, mademoiselle de Beaulieu; le père de la jeune fille, qui était un vieux général, tomba malade, et le mariage fut rompu, ou du moins remis; mon maître, qui est officier de marine, fut forcé de partir pour une expédition en Grèce: pendant ce temps, le général mourut. Mon maître l'apprit, je ne sais comment; il m'écrivit de Morée, pour avoir des nouvelles de la jeune personne; je lui répondis qu'elle avait quitté Paris avec son tuteur, et que j'ignorais le lieu de sa nouvelle résidence.

LISE.

Jusqu'ici, je ne vois pas...

VALENTIN.

Tu ne vois pas?... Eh bien, tu vas voir... Je reçus une seconde lettre de monsieur de Ferrières: il me disait que le gé-

néral de Beaulieu avait un frère qui habitait Nantes ou ses environs, et que ce devait être lui, le tuteur de la demoiselle... Il m'enjoignait de partir immédiatement pour ce pays, de découvrir le tuteur et la jeune personne, et de lui louer, le plus près possible de leur demeure, une petite maison que je ferais meubler convenablement ; il m'envoyait pour cela une somme de mille écus.

LISE.

Je comprends maintenant ton train de grand seigneur.

VALENTIN, *soupirant.*

Ah! pourquoi avais-tu des yeux si fripons, belle Lisette?... Et puis, que veux-tu, j'avais d'abord les meilleures intentions du monde; mais ces trois mille francs, que je pouvais dépenser à ma guise, me donnèrent le vertige, et la somme était déjà un peu ébréchée lorsque je quittai Paris... Pendant le voyage, ma tête suivait le pas des chevaux, trottait et galopait avec eux; je faisais des châteaux en Espagne.

AIR *de l'Artiste.*

Je me voyais, Lisette,
Riche et puissant seigneur.
L'on faisait la courbette
Devant moi : quel honneur!
J'avais une compagne
Aux plus jolis attraits!
Mais c'était en Espagne
Que j'avais mes palais;
Sur la terre d'Espagne,
Hélas! je bâtissais.

Mes grandeurs ne durèrent pas longtemps. A mon arrivée dans cette ville, je te rencontrai, je voulus t'éblouir, j'eus bien vite mangé les deux tiers de la somme; je jouai le reste dans l'espérance de me rattraper, mais des joueurs habiles me mirent lestement à sec.

LISE.

Mais encore, as-tu découvert la maîtresse de ton maître?

VALENTIN.

Nullement... Monsieur de Ferrières va arriver, il sera furieux... Ah! si l'on était encore au bon vieux temps de nos pères, j'en serais quitte pour quelques coups de bâton; c'était dur, mais une fois reçus on n'y pensait plus... Mais aujour-

d'hui, hélas! notre époque a bien dégénéré; l'on est obligé d'avoir des explications, souvent bien désastreuses, avec le procureur du roi. (*On entend une voiture.*) Ah! mon Dieu!... une voiture qui s'arrête... si c'était...* (*Il court à la fenêtre.*) Précisément... monsieur Charles de Ferrières! (*Il tombe accablé sur un fauteuil.*)

LISE, *tombant également sur un fauteuil.*

Tout est perdu!

VALENTIN, *se relevant avec hardiesse, comme frappé d'une résolution subite.*

Debout, Lisette!... Le péril me rend mon courage et mon énergie!... Il ne sera pas dit qu'un petit fils de Scapin se sera laissé abattre par l'infortune... Faisons tête à l'orage... et toi, Lisette, souviens-toi de tes ancêtres et moi des miens! **Du fond de l'enfer, leurs ombres nous contemplent!!!**

LISE.

C'est cela, nous braverons le sort; et, à nous deux, ce sera bien le diable...

VALENTIN, *après réflexion.*

Dis-moi, Lisette, si, pendant ce temps-là, tu préparais mes effets... on ne sait pas ce qui peut arriver.

LISE.

Et on ne saurait prendre trop de précautions... Voilà monsieur de Ferrières, ma présence ne ferait qu'embrouiller les choses, je te laisse... Sois tranquille, tu sais que je ne manque ni de sagacité, ni de prudence, et que tu peux compter sur moi... Ces monstres d'hommes, je ne sais pas ce qu'ils ont pour nous ensorceler comme cela; mais on se damnerait pour eux.

VALENTIN.

Tu es une femme modèle, c'est convenu; la dernière de ta race (*il l'embrasse*); mais va, ton petit Valentin te revaudra tout cela... Quel cœur!...

AIR *de Luisella* (Romance napolitaine). **

Oui, j'en crois ma Lisette,
Elle est fine et discrète,
Et sera toujours prête
A me tendre la main.

* Lise, Valentin.

** Luisella, romance napolitaine, musique de Florino, avec la traduction française. — Se trouve chez M. Girod, éditeur de musique, boulevard Montmartre, 16.

J'ai foi dans ta tendresse,
J'ai foi dans ton adresse,
Un peu dans ta sagesse,
Pour narguer le destin. } (*Bis.*)

ENSEMBLE.

VALENTIN.

Oui, j'en crois ma Lisette:
Elle est fine et discrète,
Et sera toujours prête
A me tendre la main.

LISE.

Oui, crois-en ta Lisette:
Elle est fine et discrète,
Et sera toujours prête
A te tendre la main.

(*Lise sort par la gauche.*)

SCÈNE XI.

DE FERRIÈRES, VALENTIN.

DE FERRIÈRES. *Il entre suivi d'un Cocher qui porte ses bagages. Apercevant Valentin.*

Ah! bien, Valentin, tu m'attendais.

VALENTIN.

Nous y voilà!

DE FERRIÈRES *au Cocher.*

Posez là ces bagages, mon domestique va les ranger. (*Il lui donne une pièce de monnaie, le Cocher salue et sort*).

VALENTIN, *à part.*

Grands dieux! se croirait-il chez lui? Me voilà bien!... Au petit bonheur... O Frontin, mon grand-oncle, sois avec moi!!!

DE FERRIÈRES, *après avoir jeté un coup d'œil sur le salon, ainsi que sur la chambre de droite dont la porte est restée ouverte.*

Cet appartement me paraît assez bien, quoiqu'un peu éloigné du centre de la ville.

VALENTIN.

J'ai pensé que monsieur y serait plus à son aise.

DE FERRIÈRES, *indiquant la porte de gauche.*

Et de ce côté? *

VALENTIN.

C'est l'appartement du propriétaire.

* Valentin, Ferrières.

DE FERRIÈRES.

Est-ce que son appartement communique avec le mien?

VALENTIN.

Oh! très peu, par cette porte seulement. Quand j'habitais seul l'appartement, je l'ai laissé passer quelquefois par ici; cela lui était plus commode, et moi, cela me faisait de la société... Ah! seulement, je dois prévenir monsieur, que ce propriétaire a l'esprit un peu fantasque, il a sur la propriété des idées exclusives... quelquefois, il me soutenait qu'un propriétaire était toujours chez lui, même chez ses locataires; je riais de ses excentricités... Eh parbleu! tenez, je ne serais pas surpris qu'il vienne vous chercher noise.

DE FERRIÈRES.

Quel homme est-ce que ce propriétaire?

VALENTIN.

Un monsieur de Pontigny qui est, je crois, ancien militaire.

DE FERRIÈRES.

Ah! Quel âge a-t-il?

VALENTIN.

Il frise l'hiver... il vit avec sa nièce, fort jolie personne, ma foi.

DE FERRIÈRES.

Que m'importe? ne sais-tu pas qu'il n'y a qu'une femme au monde qui puisse toucher mon cœur.. Dis-moi, tu as des nouvelles de mademoiselle de Beaulieu? tu l'as vue?.. Parle donc, apprends-moi vite...

VALENTIN.

Là, là, comme vous prenez feu! Vous oubliez que vous venez de faire une longue route en voiture, et que vous avez besoin de repos.

DE FERRIÈRES.

Tu me disais dans ta dernière lettre qu'elle habitait Nantes?

VALENTIN.

En effet; mais depuis, je crois qu'elle est repartie avec son tuteur.

DE FERRIÈRES.

Pour où?

VALENTIN.

Pour Paris, sans doute.

DE FERRIÈRES.

Mais dis-moi, tu l'as vue, n'est-ce pas?

VALENTIN.

Non... Mais allez donc vous reposer, vos yeux se ferment, vous tombez de sommeil.

DE FERRIÈRES.

De qui tiens-tu ces détails?

VALENTIN, *à part.*

Maudit amoureux avec ses questions! (*Haut.*) Jo les tiens d'une femme de chambre qui est ici... (*cherchant à détourner la conversation*) une petite mine de friponne qui m'a donné dans l'œil... Je vous conterai cela plus tard... demain... mais pour Dieu! monsieur, allez vous reposer.

DE FERRIÈRES.

Que j'aille me reposer? Eh bien, soit, mais pas avant d'avoir fait honneur à ce déjeuner...* Je te sais gré de cette prévenance... avec cela que j'ai une faim de tous les diables. (*Il s'assied.*)

VALENTIN, *à part.*

Bien! le déjeuner aussi... Et l'autre?.. Ma foi, tant pis!.. Eh bien! tant mieux, morbleu! les chiens sont lâchés, laissons-les courir... J'ai la fièvre, mais c'est égal, ça me fouette le sang, ça m'anime: je me sens à mon aise.

DE FERRIÈRES, *se mettant à table.*

Ce déjeuner a une mine si appétissante.

VALENTIN, *riant comme par contrainte.*

Qu'on le mangerait tout cuit, n'est-ce pas? (*A part.*) Je ris; c'est amusant! c'est très drôle!

DE FERRIÈRES.

L'excellent fumet! Faisons d'abord sauter ce perdreau.

VALENTIN, *s'oubliant.*

Qui est-ce qui paiera les violons?

DE FERRIÈRES.

Que dis-tu?

VALENTIN.

Rien.

DE FERRIÈRES.

Si fait, tu disais...

VALENTIN.

Ah oui, je disais: qui est-ce qui paiera les violons? Je pensais à Lisette, à cette friponne que je vais épouser... la fine fleur des soubrettes... Que voulez-vous? il faut bien faire une fin.

* Ferrières, Valentin.

SCÈNE XII.

DE FERRIÈRES, VALENTIN, DE PONTIGNY.

VALENTIN.

Haïe ! haïe ! voilà le bouquet ! gare les explications !

DE PONTIGNY, *sans voir de Ferrières.*

Que le diable soit des concerts ! quelle longueur ! je n'y pouvais plus tenir; avec cela que j'ai oublié de déjeuner... Ma nièce est avec la femme du préfet, j'irai la reprendre après déjeuner... j'ai une faim d'enfer... (*Apercevant de Ferrières qui déjeune.*) Quelqu'un chez moi !... Je crois, Dieu me pardonne, qu'il mange mon déjeuner!

DE FERRIÈRES.

Quelqu'un ? (*A Valentin.*) Que me veut ce monsieur?

VALENTIN, *bas.*

C'est le propriétaire.

DE FERRIÈRES, *se levant.*

Ah ! vous désirez me parler, monsieur.

DE PONTIGNY.

Non, monsieur, je rentrais pour déjeuner, et je vois...

DE FERRIÈRES.

Que vous n'êtes pas le seul ?... Ma foi, quand on sait vivre, c'est ce qu'on a de mieux à faire, surtout après un long voyage.

DE PONTIGNY, *à part.*

Le plaisant original !

DE FERRIÈRES.

Je regrette, monsieur, que vous ne soyez point venu un peu plus tôt, vous m'auriez fait le plaisir de me tenir compagnie. (*Il se remet à table.*)

DE PONTIGNY, *de même.*

M'inviter à manger mon déjeuner ! c'est par trop fort.

DE FERRIÈRES.

Vous savez : quand il y en a pour un, il y en a pour deux. (*A part.*) Tâchons de l'amadouer, il vaut mieux vivre en bonne intelligence.

DE PONTIGNY, *à Valentin.*

Que veut dire ceci ? quel est ce monsieur ?

VALENTIN, *bas.*

C'est mon ancien maître, un officier de marine, un jeune homme fort intéressant... Il est malade.

DE PONTIGNY.

On ne le dirait pas, il s'en acquitte comme en bonne santé ; à moins que sa maladie ne soit la faim-vale.

VALENTIN.

Le malheureux a perdu la raison à la suite d'un chagrin d'amour... quand ses lubies lui prennent, il va s'installer chez le premier venu, et il s'y croit chez lui.

DE PONTIGNY.

Si ça lui prend tous les jours, c'est une manière fort commode pour ne point payer de loyer.

VALENTIN.

Oh ! ça ne lui dure que quelques instants, surtout lorsqu'on ne le brusque pas et qu'on ne contrarie pas ses idées; après cela, il est calme; alors il est tout confus de ce qu'il a fait, et il vous fera ses excuses pour le dérangement qu'il vous aura causé.

DE PONTIGNY.

Vous dites qu'il est officier?

VALENTIN.

Oui, monsieur, et fils du général de Ferrières.

DE PONTIGNY.

Le général de Ferrières ! * (*A de Ferrières.*) Monsieur, j'ai beaucoup connu votre père, j'ai servi sous ses ordres, ainsi que mon frère.

DE FERRIÈRES, *quittant la table.*

J'en suis bien aise, monsieur: cela me fait espérer que nous nous entendrons parfaitement.

DE PONTIGNY, *à part, avec compassion.*

Pauvre jeune homme! (*Haut.*) Certainement, mon jeune ami, je suis charmé que le hasard vous ait conduit chez moi.

DE FERRIÈRES, *à part.*

Chez lui ! Il y tient.

DE PONTIGNY.

Et je vous prie de vous y considérer comme chez vous.

* Ferrières, De Pontigny, Valentin.

DE FERRIÈRES, *souriant.*

Vous êtes bien bon.

VALENTIN, *à part.*

Ça va mieux que je ne croyais.

DE PONTIGNY.

Êtes-vous depuis longtemps dans cette ville?

DE FERRIÈRES.

J'arrive à l'instant, et je partirai très-probablement tout à l'heure... Oui, une nouvelle que vient de m'annoncer Valentin, m'oblige à retourner à Paris.

VALENTIN, *bas à monsieur de Pontigny.*

Je vous le disais bien : avec de la douceur, c'est tout de suite fini.

DE FERRIÈRES.

Je chargerai Valentin de revendre ces meubles, et vous pourrez, monsieur, reprendre votre appartement.

DE PONTIGNY, *souriant.*

Ah! les meubles en sont aussi. (*Haut.*) Vous voulez les vendre?

DE FERRIÈRES.

Mon Dieu, oui! Je ne pense pas revenir jamais à Nantes; alors vous comprenez qu'ils me deviennent tout à fait inutiles... Vous conviendraient-ils?

DE PONTIGNY, *regardant Valentin avec un sourire d'intelligence*

Oui, il serait assez de mon goût de les conserver... je crois que je m'en arrangerai.

VALENTIN, *regardant monsieur de Pontigny avec le même sourire.*

Si monsieur veut, nous arrangerons cette affaire-là; je serai très-coulant.

DE PONTIGNY.

Nous verrons cela après le départ de monsieur.* (*Regardant de Ferrières avec intérêt, à part.*) C'est drôle, on ne dirait pas, à cette physionomie ouverte... Il est très-bien ce jeune homme... C'est dommage... monsieur... c'est dommage... (*Il sort par la droite.*)

* Ferrières, Valentin, De Pontigny.

SCÈNE XIII.

DE FERRIÈRES, VALENTIN.

VALENTIN.

Vous le voyez, il est assez bonhomme au fond, il n'y a que manière de le prendre.

DE FERRIÈRES.

En effet, je l'ai trouvé mieux que je ne croyais, après ce que tu m'avais dis.

VALENTIN.

Il est seulement maniaque.

DE FERRIÈRES.

C'est fâcheux; il me fait l'effet d'un bien honnête homme, et je ne sais pourquoi je me sens tout disposé en sa faveur: si je restais ici, je suis sûr que nous finirions par nous entendre parfaitement.

VALENTIN, *à part.*

J'en doute, et je ne désire pas du tout en faire l'épreuve. (*Haut.*) C'est possible; mais que ferez-vous ici plus longtemps? La personne que vous espériez y trouver est repartie pour Paris... (*avec soupir*) et qui sait, bon Dieu! si vous arriverez à temps.

DE FERRIÈRES.

Comment?

VALENTIN.

Oh! vous savez, le cœur des femmes... c'est comme une anguille qu'on tient par la queue!

DE FERRIÈRES.

Que veux-tu dire?

VALENTIN.

Je veux dire, mon cher maître, que dans la situation où vous vous trouvez, le plus prudent est de repartir le plus promptement possible pour Paris; et, si vous m'en croyiez, j'irais tout de suite commander les chevaux. (*Il va vers la porte du fond.*)

DE FERRIÈRES. *

Pas encore, j'ai quelques lettres à écrire et un ami à voir

* Valentin, Ferrières.

dans cette ville ; par lui, j'aurai peut-être quelques renseignements... Va, je te préviendrai quand je voudrai partir. (*Valentin sort par le fond en emportant le plateau.*)

SCÈNE XIV.

DE FERRIÈRES, *seul, se promenant avec agitation.*

Valentin aurait-il raison?... aurais-je eu tort de compter sur la fidélité de Lucie? Cependant, lorsque je la quittai il y a dix-huit mois, ses regrets, ses larmes en me voyant partir, et ces paroles divines où s'exhalait la pureté de son âme : « Partez, me dit-elle, et quelle que soit votre absence, vous serez toujours là. » (*Il porte la main à son cœur.*)

AIR *d'Aristippe.*

En vain le temps peut frapper de son aile
Les doux baisers et les propos d'amour,
Mais à sa foi ma Lucie est fidèle,
Son cœur est pur, son âme est sans détour,
Sa foi, son cœur, sont à moi pour toujours.
De noirs pensers chassons même la trace :
Si loin de toi, j'ai connu la douleur,
Est-il chagrin que ton amour n'efface !
O ma Lucie, ange de mon bonheur !
Reste toujours l'ange de mon bonheur !

Non, non, c'est impossible : Lucie m'aime toujours, elle n'a pu m'oublier... Mais aussi, que vais-je m'arrêter au bavardage d'un valet? (*Il s'assied sur le canapé.*) J'ai la tête brûlante... je suis brisé... quatre nuits passées en voiture, et par des chemins détestables !... Mais j'espérais le bonheur au terme du voyage... je croyais la voir, et je ne m'apercevais pas de la longueur de la route... Il faut encore recommencer... Malgré moi le sommeil me gagne. (*Se laissant aller au sommeil.*) Je partirai ce soir... et demain... demain peut-être je verrai Lucie... Lucie... (*Il s'endort.*)

SCÈNE XV.

DE FERRIÈRES, LUCIE, *venant du fond.*

LUCIE, *entrant un bouquet à la main.*

Ah ! je croyais trouver mon oncle dans ce salon... A-t-il été

maussade!... S'en aller au beau milieu du concert, me laisser là; comme c'est aimable!.. Heureusement, je n'étais pas seule... je suis revenue dans la voiture du préfet... Mais en quoi ai-je pu déplaire à mon oncle?... Au lieu d'être fier, heureux, lorsque quelques jeunes gens m'adressaient des compliments, il semblait contrarié, furieux... Est-ce ma faute à moi, si l'on me trouve jolie, et est-ce une raison à mon oncle pour me bouder?... Et d'ailleurs, que me font à moi ces hommages, ces compliments? (*soupirant*) il n'est pas là pour en jouir...

DE FERRIÈRES, *rêvant.*

Lucie!...

LUCIE, *apercevant de Ferrières:*

(*Avec effroi.*) Ah! je n'était pas seule... Monsieur... (*Voyant que Ferrières ne lui répond pas, elle recommence son salut.*) Monsieur... Tiens, on dirait qu'il dort... (*S'approchant avec précaution.*) Que vois-je? Charles! Comment se fait-il? Ici, dans ce salon!

DE FERRIÈRES, *rêvant.*

Lucie...

LUCIE.

Mon nom, je ne m'étais pas trompée; il pense à moi.

DE FERRIÈRES, *de même.*

C'est affreux!...

LUCIE.

On le dirait sous l'empire d'un rêve pénible...

Musique de Henri Roubier.

Dieu tout-puissant, dissipez ses alarmes,
En lui disant le secret de mon cœur;
Si mon amour a pour lui quelques charm
Ne doit-il pas suffire à son bonheur!
Bercez-le d'un songe,
D'un songe d'amour;
A lui seul je songe,
Je songe toujours. } (*Bis*)

DE FERRIÈRES.

Infidèle!...

LUCIE.

Infidèle!... il me croit infidèle... Fi, monsieur, que c'est vilain de douter ainsi de moi, de mon cœur... Mais il est malheureux.

DE FERRIÈRES, *de même.*

Non! non!... c'est impossible!

LUCIE.

A la bonne heure, c'est mieux.

DE FERRIÈRES, *rêvant.*

Toujours. . Lucie... je t'aime!...

LUCIE, *naïvement et presque malgré elle.*

C'est très-bien!... Et moi aussi, Charles, je vous aime... Ah! mon Dieu!.. heureusement qu'il ne m'entend pas... Pauvre jeune homme, comme il doit être fatigué, pour s'être endormi ainsi... sans doute un long voyage, pour me revoir... Merci, Charles, merci... Si j'osais t'en récompenser... ce bouquet... personne ne me voit... mais c'est mal peut-être... je ne dois pas... (*Elle laisse tomber son bouquet qui effleure la main de Charles. Avec frayeur.*) Ah! mon Dieu! je crois qu'il se réveille! (*Elle se sauve à gauche.*)

SCÈNE XVI.

DE FERRIÈRES, VALENTIN.

DE FERRIÈRES, *se réveillant en sursaut.*

C'est elle! (*Regardant autour de lui.*) Qu'est-ce? Ha! ha! c'est toi, Valentin.

VALENTIN, *entrant par le fond.*

Je viens savoir si monsieur est décidé?

DE FERRIÈRES, *voyant le bouquet et le ramassant.*

Je ne me trompais pas, je n'étais pas seul... ce bouquet... Mais qu'est-ce que cela veut dire?... (*A Valentin.*) Dis moi, quelqu'un est entré dans cette chambre pendant que je sommeillais?

VALENTIN.

Je n'ai vu personne.

DE FERRIÈRES, *avec vivacité.*

Je te dis que quelqu'un est entré ici. . une femme...

VALENTIN, *à part.*

Bon! ne va-t-il pas devenir amoureux d'une apparition... Si c'était ailleurs, je le laisserais faire; mais ici... il ne voudrait plus s'en aller.

DE FERRIÈRES, *examinant le bouquet.*

Oui, une femme!!!

VALENTIN, *riant.*

Oui, quelque fée invisible, une prêtresse d'Apollon... une tendre pythonisse.

DE FERRIÈRES.

Mais enfin, ce bouquet... (*Riant.*) Qui a pu me faire cette galanterie?...

VALENTIN.

Vous verrez que ce sera Lisette, l'adorable soubrette dont je vous ai parlé, qui aura été chercher ce bouquet pour sa maîtresse; elle aura traversé cette pièce dans l'espérance de m'y voir; elle aura posé ce bouquet sur cette table, et il aura roulé; cette fille est si folle, si étourdie...

DE FERRIÈRES, *préoccupé.*

Ce bouquet est joli... je ne sais quel charme il produit sur moi... C'est égal, tout ceci cache un mystère que je découvrirai. Valentin, as-tu préparé mes effets? j'ai besoin de sortir...

VALENTIN, *étonné.*

Monsieur veut sortir?

DE FERRIÈRES.

Oui... une visite... des renseignements que je suis bien aise de prendre moi-même... Viens m'aider à ma toilette.

VALENTIN.

Je suis sur des charbons ardents. (*Ils sortent tous deux par la gauche.*)

SCÈNE XVII.

LUCIE, DE PONTIGNY.

LUCIE, *à part, regardant le canapé.*

Il n'y est plus.

DE PONTIGNY.

Ma chère Lucie, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous affligera sans doute autant que moi : madame de Lussac, votre tante, ne viendra pas.

LUCIE, *avec inquiétude.*

Serait-elle plus malade?

DE PONTIGNY.

Rassurez-vous; vous savez que votre tante est souffrante depuis longtemps, et dans sa position, on recule devant un long voyage; cette circonstance me contrarie d'autant plus que, vous le savez, Lucie, j'attendais votre tante pour m'occuper avec elle de votre avenir... Quoique vous m'ayez dit que vous ne vouliez pas vous marier, je crois bien qu'il n'y a rien de sérieux dans ces paroles, et je comptais sur ma sœur pour vous décider à faire un choix... (*Avec embarras et observant Lucie.*) Justement, il s'est présenté aujourd'hui...

LUCIE, *avec joie.*

Ah !...

DE PONTIGNY.

Comme je vous le disais ce matin, les jeunes personnes disent non, jusqu'à ce qu'on leur propose la personne préférée.

LUCIE, *souriant avec malice.*

C'est vrai, mon oncle.

DE PONTIGNY.

Ainsi, ma chère Lucie, s'il se présentait quelqu'un qui ait su toucher votre cœur, vous ne seriez plus inflexible?

LUCIE, *baissant les yeux avec malice.*

Je crois que non!

DE PONTIGNY, *avec intention.*

Prenez garde, Lucie, il y a quelqu'uu qui n'est pas loin, et qui pourrait prendre pour lui un aveu sur lequel il fonde de bien chères espérances.

LUCIE, *de même.*

Je le sais, mon oncle.

DE PONTIGNY.

Quoi, vous savez?...

LUCIE.

Que monsieur de Ferrières est ici, qu'il vous a demandé ma main... Certainement, mon oncle, je l'ai vu.

DE PONTIGNY.

Monsieur de Ferrières! ce jeune homme que j'ai vu ce matin? C'est lui que vous aimez?

LUCIE.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit? C'est lui que mon père me destinait; et si je n'avais pas eu le malheur de le perdre, Charles serait déjà mon époux.

DE PONTIGNY, *avec colère.*

Monsieur de Ferrières! Ainsi, vous me trompiez tous deux... vous vous entendiez pour me faire jouer le rôle le plus ridiculo!...

LUCIE.

Mais pourquoi cette colère, mon oncle?

DE PONTIGNY, *d'une colère croissante.* *

Et ce valet, ce valet fripon, acheté par monsieur de Ferrières... vous étiez sans doute de connivence avec lui... C'est indigne, mademoiselle... Est-ce ainsi que vous deviez payer mes soins et mon am... mon affection?... C'est de l'ingratitude.

* De Pontigny, Lucie.

LUCIE.

Mon oncle !

DE PONTIGNY.

Avoir l'audace de venir s'installer chez moi... surprendre mon intérêt... exciter ma pitié par les fausses confidences d'un valet... Et moi qui ai donné dans ces contes-là !...

LUCIE.

Mais je ne vous comprends pas, mon oncle. Je n'ai point parlé à monsieur de Ferrières, et le hasard seul, je vous jure...

DE PONTIGNY.

Silence, mademoiselle, n'ajoutez pas encore à votre faute... Du reste, que vous soyez ou non complice de cette trahison, c'est monsieur de Ferrières qui va payer pour tous... Retirez-vous dans votre appartement.

LUCIE.

Mon oncle, si vous vouliez m'entendre.

DE PONTIGNY.

J'entends quelqu'un, c'est peut-être monsieur de Ferrières... laissez-nous.

LUCIE, *à part, en sortant.*

Pourquoi mon oncle est-il si fort en colère, et que va-t-il se passer ?... Je saurai bien... *(Elle sort par le fond.)*

SCÈNE XVIII.

DE PONTIGNY, *seul.*

Me tromper ainsi !... Et moi, moi qui croyais... qui espérais... Mais aussi, que diable... Après tout, elle aime, elle est aimée, rien de plus naturel... Mais pourquoi ne pas agir franchement ?... pourquoi abuser de ma confiance ?... Et monsieur de Ferrières, se jouer ainsi de ma loyauté !... Le voici.

SCÈNE XIX.

DE PONTIGNY, DE FERRIÈRES.

DE FERRIÈRES, *sans voir monsieur de Pontigny, à lui-même.*

Aucune nouvelle... la personne sur laquelle je comptais a quitté Nantes depuis longtemps. *(Apercevant monsieur de Pontigny.)* Ah ! pardon, monsieur, je ne vous avais point aperçu.

DE PONTIGNY.

Je vous attendais, monsieur.

DE FERRIÈRES.

Pour traiter l'affaire en question ? Cela se trouve à merveille, et vous pourrez...

DE PONTIGNY.

Trêve de plaisanterie, monsieur, je ne suis plus votre dupe.

DE FERRIÈRES.

Que signifie ?...

DE PONTIGNY.

Je sais tout, vous dis-je.

DE FERRIÈRES, *à part.*

Est-ce la continuation de sa lubie ?

DE PONTIGNY.

Est-ce ainsi, monsieur, que vous deviez vous présenter chez moi ? Vous affubler d'un pareil rôle !... Ah ! monsieur, votre conduite, je dois vous le dire, n'est pas celle d'un loyal militaire.

DE FERRIÈRES.

Je ne vous comprends pas.

DE PONTIGNY.

Vous insinuer chez moi, en corrompant un valet ; abuser de la crédulité d'une jeune fille pour l'entraîner dans une fausse démarche, la perdre peut être ! oui ; monsieur, la perdre, car si vos intentions avaient été franches et loyales, vous eussiez agi franchement, loyalement... Mais, heureusement, je veillais sur ma nièce... Je vous le répète, monsieur, cette conduite...

DE FERRIÈRES, *impatienté.*

Que me parlez-vous de votre nièce, de jeune fille séduite, de valet corrompu ?... En vérité, monsieur, tout ceci me lasse, je ne connais pas votre nièce, et je n'ai séduit personne.

DE PONTIGNY.

Il est inutile de feindre davantage. J'espère, monsieur de Ferrières, que vous aurez le bon goût de quitter cette maison aujourd'hui... à l'instant... et que vous ne me forcerez pas à user de moyens que je n'emploierais qu'à regret, par égard pour le nom que vous portez... D'ailleurs, monsieur, je dois vous en prévenir, toute tentative pour revoir Lucie serait inutile.

DE FERRIÈRES, *avec explosion.*

Lucie ! dites-vous ! Lucie de Beaulieu ! vous seriez l'oncle de Lucie !...

DE PONTIGNY, *à part.*

Cet étonnement... cet air de franchise...

DE FERRIÈRES.

Mais alors je comprends... cette vision pendant mon sommeil, là, sur ce canapé... ce bouquet... c'était...

SCÈNE XX.

DE PONTIGNY, LUCIE, DE FERRIÈRES.

LUCIE, *qui est entrée sur les dernières paroles.*

C'était le mien.

DE FERRIÈRES.

Lucie ! vous étiez si près de moi, et je l'ignorais !

DE PONTIGNY.*

Eh quoi, monsieur, vous ne saviez pas ?...

DE FERRIÈRES.

Que vous étiez le tuteur de Lucie !... Non, certainement... votre nom...

DE PONTIGNY.

Beaulieu de Pontigny... et comme mon frère et moi, nous avons longtemps servi dans le même régiment, pour établir une distinction entre nous, mon frère conserva le nom de Beaulieu, et je pris celui de Pontigny... Mais alors, comment vous trouvez-vous ici ?

DE FERRIÈRES.

Rien de plus simple. J'étais en Grèce lorsque nous perdîmes ce brave général de Beaulieu. Sachant que Lucie devait habiter cette ville, j'écrivis à mon domestique, à Valentin.

DE PONTIGNY.

Valentin, votre domestique ? Mais le drôle est aussi à mon service !... Je comprends tout... cet appartement...

DE FERRIÈRES.

Est celui que je l'ai chargé de me louer...

DE PONTIGNY.

Et ces meubles ?

DE FERRIÈRES.

Ceux qu'il m'a achetés avec l'argent que je lui ai envoyé à cet effet.

DE PONTIGNY, *à part.*

Le rusé fripon !

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, VALENTIN, *entrant par le fond.*

VALENTIN, *à monsieur de Ferrières.***

Je viens de commander les chevaux.

DE FERRIÈRES.

Tu as eu tort, je ne pars pas.

* Lucie, De Pontigny, Ferrières.

** Lucie, De Pontigny, Valentin, Ferrières.

VALENTIN.

Comment ?

DE PONTIGNY.

Ah ! vous voilà, monsieur le coquin.

VALENTIN.

Plaît-il?... Est-ce à moi que cette épithète s'adresse ?

DE PONTIGNY.

Quoi, tu oses encore ?...

VALENTIN.

Ah ! monsieur, moi qui vous suis si dévoué !...

DE PONTIGNY, *prenant Valentin par l'oreille.*

Oui, en louant mon appartement, et en vendant mes meubles.

VALENTIN.

Haïe ! le pot aux roses est découvert. (*Haut.*) Pardon, monsieur, c'est que...

DE FERRIÈRES.*

Faites-lui grâce, il ne s'est rendu coupable que par dévouement pour moi... Ne lui dois-je pas tout mon bonheur ?

VALENTIN, *à part.*

Que dit-il ? a-t-il perdu l'esprit ?

DE FERRIÈRES.

Sans lui, aurais-je retrouvé Lucie !

VALENTIN, *à part.*

Bah ! vraiment !

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LISE.

LISE, *bas à Valentin.***

Ta malle est prête.

VALENTIN, *de même.*

Que viens-tu me parler de malle ? Je ne me suis jamais trouvé si bien.

LUCIE.

Pardonnez-lui, mon oncle; au moment où vous allez assurer mon bonheur, celui de Charles... (*se reprenant*) de monsieur de Ferrières, tout le monde doit être heureux dans la maison.

LISE, *bas à Valentin.*

Il paraît que tu as évité l'époussette.

* Lucie, De Pontigny, Ferrières, Valentin.
** Lucie, De Pontigny, Ferrières, Valentin, Lise.

DE FERRIÈRES, *à Valentin.*

Pourquoi ne m'avoir pas prévenu que j'étais, ici, chez l'oncle de mademoiselle de Beaulieu?

VALENTIN, *à part.*

Quoi! le tuteur de la demoiselle! O hasard! voilà de tes coups!...

LISE, *à part, avec surprise.*

Comment? Il serait possible!

DE FERRIÈRES.

Tu as voulu me surprendre : l'intention était bonne, mais tu as été maladroit.

VALENTIN.

Que voulez-vous, monsieur : j'ai craint que l'excès du bonheur ne vous fît une sensation trop violente... et comme vous étiez déjà très fatigué par le voyage...

LISE, *bas à Valentin.*

Ah ça, quel conte es-tu venu me faire? Tu te cachais donc de moi?... Ah! monsieur Valentin, vous êtes un grand maraud!

VALENTIN, *bas à Lise.*

Je voulais éprouver ton amour, voilà tout.

DE PONTIGNY.

Comme désormais vous aurez assez d'un maître, je vous laisse à monsieur de Ferrières, si toutefois il veut bien vous garder.

LISE.

Et moi, monsieur?

DE PONTIGNY.

Je vous soupçonne d'être d'accord avec ce faquin...

VALENTIN, *bas à Lise.*

Je crois qu'il m'a appelé faquin?

LISE, *de même.*

Je le crois aussi.

VALENTIN, *de même.*

Faquin! hum! je remonte dans son opinion.

DE PONTIGNY.

Du reste, ma nièce aura plus que moi besoin de vos services, et si son mari consent... (*Il fait passer Lucie auprès de Ferrières.*)

DE FERRIÈRES, *baisant la main de Lucie et prenant celle de monsieur de Pontigny*.*

Oh! merci, monsieur, merci de mon bonheur.

* De Pontigny, Lucie, Ferrières, Valentin, Lise.

DE PONTIGNY, *à part.*

Il me coûte une illusion bien chère... Allons, décidément je resterai garçon, je me résigne au rôle d'oncle.

DE FERRIÈRES.

Mons Valentin, tout ceci n'est pas très clair; mais enfin, je vous pardonne vos peccadilles, à condition qu'à l'avenir...

VALENTIN.

Oh ! soyez sans crainte, monsieur; et pour vous donner plus de sécurité, je me marie, j'épouse Lisette.

LISE.

Si monsieur et madame veulent bien le permettre.

LUCIE.

Je me charge de la dot.

LISE, *bas à Valentin.*

Tu le vois, on se tire toujours d'affaire quand on a de l'esprit.

VALENTIN, *de même.*

Le hasard en a plus quo nous.

LISE, *de même.*

Le hasard ?. .

VALENTIN, *de même.*

C'est lui qui a tout fait. Quoiquo l'amour et le hasard aient tous deux les yeux bandés, ce sont deux malins petits dieux qui y voient bien clair.

VALENTIN, *au public.*

AIR *de Luisella.*

Messieurs, mes peccadilles
Ne sont que des vétilles;
Évitez les étrilles
Au pauvre Valentin.

LUCIE, *au public.*

Si cette comédie
N'est pas mal réussie,
Revenez, je vous prie,
Revenez tous demain.

ENSEMBLE.

Messieurs, ses peccadilles
Ne sont que des vétilles ;
Évitez les étrilles
Au pauvre Valentin.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais